

# **L'éthique et le désir. La pratique de l'analyse et le désir du psychanalyste**

**Stefania Guido.**

Prologue

Ethique et psychanalyse : le thème nous pousse à tenir compte de la pression dérivant d'un dialogue social organisé aujourd'hui sur la suprématie de signifiants tels que santé, confort, bien-être que l'analyste ne peut éviter de rencontrer ; ces mots organisent habituellement la demande des individus et représentent un défi à la position même de l'analyste.

L'éthique est pourtant toujours une branche de la philosophie et, après Freud, c'est-à-dire après l'invention de l'inconscient, il est impossible de rétablir, sans aucun paradoxe, l'idéal de la connaissance se confondant souvent avec la manifestation de la vérité : c'est l'idéal qui constitue un guide pour la philosophie. La psychanalyse se mesure avec l'impossible car sa vocation procède d'une extra-territorialité et sa position est originelle par rapport aux domaines voisins de la connaissance.

Si nous nous mesurons avec l'impossible, glisser dans le domaine du possible reste alors une circonstance à ne pas exclure ; cela implique aussi des manœuvres de défense utilisées lorsque le poids de la confrontation avec l'impossible devient insupportable.

La fuite dans la philosophie ou la chute dans la psychothérapie semblent donc les effets les plus probables de la difficulté à maintenir une position qui, à présent, doit aussi se mesurer, sur des fronts différents, avec une interprétation sur l'homme et sur ses difficultés, dérivant davantage de la structure de la société civile. Le cas italien est un exemple de ce totalitarisme à peine déguisé, rendant suspects tous ceux qui n'adhèrent pas à la vision d'un homme « heureux quand même d'être assujéti d'une façon acritique » ; cette vision tend à instaurer des parcours "de cure" orientés à rétablir la « norme de la normalité » en tant que parcours de la médicalisation de la déviance. Fuir dans la philosophie ou tomber dans la psychothérapie représentent alors des formes de refus de l'impossible, qui fait partie de la condition humaine et que tout psychanalyste est actuellement appelé à témoigner.

La fuite dans la philosophie.

La philosophie et l'éthique, en tant que constructions de la pensée humaine, sont les effets d'une certaine manière d'articuler la pensée face à la demande de connaissance formulée par l'homme. La psychanalyse, à différence de la philosophie, possède une « théorie des symptômes » et elle les définit comme des tentatives d'une explication, à savoir comme des tentatives pouvant, tant bien que mal, donner du sens au rapport avec les objets. La psychanalyse n'a pas la présomption de pouvoir établir des hypothèses de vérités absolues, mais elle travaille pour maintenir ouverte l'impossibilité de se mesurer avec l'infini. Quand cela ne fonctionne pas du point de vue du sujet, la recherche « vise à un appui » ; parfois cela se produit dans la confrontation avec la pensée philosophique et la recherche arrive enfin à l'éthique en philosophie à cause du rapport sujet-sujet. Le risque pour la psychanalyse est représenté par la collusion avec le symptôme même qui a conduit le philosophe à donner une structure à sa vérité, au lieu d'avoir l'efficacité et la lucidité d'interroger ses symptômes pour garder le dialogue en tension.

La fuite dans la philosophie présente des formes distinctes, des façons différentes de s'articuler. J'en résume certaines, sur lesquelles j'ai eu l'occasion de réfléchir et que j'essaie d'esquisser avec un peu d'ironie.

Fuite dans le dogme.

On peut essayer de dire que l'histoire de la métaphysique occidentale, appelée ainsi après Heidegger, est l'histoire de l'idéologie scientiste actuelle, même si sous des apparences trompeuses ; c'est-à-dire il s'agit de l'histoire longue et tortueuse d'un affaissement de la philosophie à l'égard de son désir, désir qui naît du « je sais que je ne sais rien » et glisse dans la fascination supposée du dogme qui maintient quand même sa propre force d'attraction. Comme pour la philosophie, la fuite dans le dogme en psychanalyse se réalise dans la création d'une scolastique de la fonction analytique comme fonction purement logique, prétendant faire abstraction de la nécessité d'une incarnation individuelle. L'analyste cadavre, comme mort, comme simple fonction du signifiant, entièrement désincarné est une aberration engendrée par la lecture dogmatique des textes. Ça commence à la chatouille et ça finit par le feu affirme Lacan quelque part. Comme la philosophie occidentale a commencé par « je sais que je ne sais rien », en aboutissant ensuite à la scolastique, d'une manière analogue la psychanalyse n'est pas indemne du risque de commencer par "un savoir qu'on ne sais pas de savoir", un savoir toujours et seulement supposé, pour parvenir à la supposition dogmatique d'un non-savoir qui effleure le « ne pas vouloir en savoir » assimilable à l'impersonnalité de l'opération du philosophe.

Fuite dans l'idée d'authenticité.

L'idée de l'authenticité est un des idéaux sur lesquels Lacan<sup>1</sup> ironise dans "L'Éthique de la psychanalyse". Il nous fait comprendre qu'il s'agit de rêveries. Freud aussi avait dû affronter cette ingénuité pendant sa rencontre avec une jeune patiente homosexuelle. Comment peut-on vraiment mentir dans le rêve? Si même l'inconscient ment, à quel dieu pourra-t-on s'adresser? Cette supposition ingénue naît du fait que chaque analyse est une recherche vers une rectification du discours ; cela implique aussi un mouvement de dévoilement et de découverte des constructions de la pensée sur lesquelles chacun s'appuie. Toutefois, une chose est juger l'authenticité comme une modulation du parcours, une autre est penser, ou mieux, croire, que la psychanalyse a la primauté sur les possibilités d'authenticité de ceux qui la fréquentent. Comme si on oubliait qu'il est impossible de séparer nettement dans les individus ce qui est faux de ce qui est authentique ; comme si on oubliait que la vérité n'est pas toute autre chose que la fiction, qu'on peut dire seulement la vérité par moitié et qu'elle se présente comme une fiction.

Fuite dans le semblant.

Ce type de fuite est le corollaire du précédent même s'il en renverse la perspective tout en l'intégrant. Si notre condition humaine est liée d'une façon obligatoire à l'ou bien...ou bien kierkegaardien que Lacan<sup>2</sup> illustre par "la bourse ou la vie" ; si l'on effectuera quand même un choix, bon gré mal gré ; si, à la suite de ce choix, on perdra quelque chose d'essentiel, comment ne pas opter pour la thèse selon laquelle l'existence humaine ne dépasserait jamais les limites de la fiction représentées par le semblant? Toutefois, le point essentiel demeure dans la différence entre considérer cette thèse comme une conquête personnelle ou, par contre, l'hypostasier comme vérité de la non-vérité remplaçant, d'une manière pareillement absolue, ce manque de vérités totales qui a engagé la recherche philosophique, au moins pendant l'histoire de la

---

<sup>1</sup> Jacques Lacan, *L'Ética della psicoanalisi*, Torino, Einaudi, 1994, p. 13-14.

<sup>2</sup> Jacques Lacan, *I quattro concetti della psicoanalisi*, Torino, Einaudi, 1979, p. 208.

métaphysique. Comme si, en dégageant le semblant du chapeau haut-de-forme, de façon analogue à ce que l'illusionniste fait avec le lapin, on trouvait la manière de sortir de l'impasse où l'ordre "la bourse ou la vie" nous pousse.

Fuite dans la fantaisie (fantasme) de maîtrise.

La psychanalyse écrase la base même du discours philosophique en annonçant qu'un sens peut exister sans passer par les coordonnées (idéauté, irréversibilité du temps, enchaînement cause-effet et principe de non-contradiction) sur lesquelles la conscience fonde le concept de connaissance ; on ne peut donc pas exclure que cette mortification trouve un abri et qu'elle puisse récupérer un peu de plaisir dans une fantaisie, dans un désir inconscient de rétablir la maîtrise. Le fantasme de maîtrise soutient et alimente les moyens de fuite de l'impossible que j'ai énumérés schématiquement, mais, j'en suis presque sûre, en sollicite d'autres.

Si, après la psychanalyse, l'un n'est plus l'un unifiant, l'un qui unifie la multiplicité et qui la rend identique, mais c'est l'un qui constitue tout le monde, divisé dès l'origine et sans aucune possibilité de reconstitution, l'un qui est un, quand on l'énumère avec tous les autres avec lesquels il partage son être signifiant d'un manque, il est alors difficile de repérer le critère pour une formulation éthique unifiante ! Si chacun est un exactement parce qu'il est divisé, divisé non seulement entre des signifiants inconscients et une connaissance consciente, mais aussi divisé entre désir et désir, entre mon désir et le désir inconscient de l'autre, alors l'exigence de rechercher dans la psychanalyse une formulation éthique unifiante doit être interrogée dans son implication symptomatique.

Chute dans la psychothérapie.

Une autre façon pour ne pas souffrir l'impossible est celle d'adresser son attention au domaine contigu du possible. Le mouvement s'avère différent par rapport à celui qui dirige la fuite dans la philosophie. Si la fuite dans la philosophie, face à l'impossible, dissimule la nostalgie de connaître la vérité universelle de l'ontologie, mouvement qui prévoit quand même une interrogation sur la question humaine, cet autre mouvement voile, par contre, ce doute et s'écarte vers une réponse d'aide. L'enjeu est réparer les anomalies individuelles en oubliant qu'elles sont la conséquence de la condition humaine et de la fissure de l'homme dans la civilisation, ainsi que la conséquence des perturbations introduites par le déclin de la religion, par la croissance du capitalisme industriel et de la domination du consumérisme, par l'effondrement des structures familiales et par son effet sur la fonction paternelle. Nous voici tombés dans le domaine de la psychothérapie.

Engagés au service de la déontologie professionnelle et du devoir de répondre à la demande de ceux qui souffrent, en réalisant des protocoles de traitement dont l'efficacité peut être vérifiée, la critique au malaise dans la civilisation reste en arrière-plan et arrive à la dissolution totale. Il ne s'agit même pas d'annoncer la disparition de la psychanalyse ou son échec dans le domaine du traitement, il suffit d'encourager des techniques permettant d'agir directement sur le "malaise" ou sur le "déficit" individuel. Nous voici engagés entièrement dans une logique du Bien qui, en déclarant d'être au service du Bien du patient, puisqu'elle en soulève la souffrance, agit par contre au service du Profit, au service de l'utilité de la discussion politique et sociale sur la conservation de son hégémonie en en préservant les idéaux, les modèles, les représentations même à travers la correction des désordres individuels. L'éthique du Bien et celle du Profit s'unissent en donnant lieu à un mélange qui rend presque impossible l'accès à son désir car cet accès peut se vérifier uniquement si l'on garde l'asymétrie du lieu de l'autre ; l'énonciation pour l'inconscient peut avoir lieu uniquement en laissant cet endroit vide.

Le projet insensé d'étendre à toute la communauté civile le traitement, pour les effets que la discussion sociale même produit, projet sur lequel Freud<sup>3</sup> invitait à la précaution, semble désormais bien lancé dans sa réalisation ; puisque l'empressement humain n'a pas de limites, le traitement acquiert aujourd'hui des accents radicaux. Au nom de signifiants tels que bien-être, santé, confort tout le domaine de l'expérience humaine devient l'objet d'une normalisation. Il suffit de laisser croire que la complexité entre le principe de plaisir et le principe de réalité peut être réduite au rapport entre les désirs de l'individu, placés à l'intérieur de la psyché, et la disponibilité d'objets correspondants, installés dans le monde réel, pour faire en sorte que cette relation soit lue comme spécification psychologique de la thèse philosophique selon laquelle la vérité consiste à l'adaptation de la raison et de la chose. Il suffit de ne pas considérer que, pendant le passage entre les procès primaires et les procès secondaires, quelque chose se perd, et que cela se vérifie constamment pour faire en sorte que le mot perde toute possibilité d'énonciation et devienne simplement un instrument de communication, orientation et réadaptation. Il suffit de concevoir le symptôme comme une interruption du déroulement habituel de la vie, au lieu de le concevoir comme un signifiant de l'interruption d'un dialogue psychique devant retrouver le fil perdu, pour faire en sorte que le traitement s'oriente davantage vers la normalisation et non vers une remise en question des signifiants sur lesquels on a établi le dialogue de chacun. La différence n'est pas petite : dans le premier cas, il s'agit d'une façon de vivre alors que le deuxième concerne la tempête d'une existence.

Lacan<sup>4</sup> met en garde contre la volonté de devenir les garants de valeurs telles que la maturation de l'amour, la réalisation de l'amour génital qui achèverait une relation objectale satisfaisante et qui devrait orienter la direction du traitement. Il s'exprime ironiquement aussi envers une orientation qui forme à la non-dépendance, une orientation qui, en agissant en fonction de la prophylaxie de la dépendance, tend à se confondre avec une sorte d'orthopédie. Ce sont justement ces idéaux, au moins certains parmi eux, qui soutiennent la psychothérapie : promouvoir l'émancipation et favoriser la construction d'une relation mure, c'est-à-dire insensible aux pièges du désir. Malheureusement, en les fixant comme des idéaux, on perd l'occasion de confronter l'individu à "la bourse ou la vie", à cette impasse qui souvent est cachée par une demande de traitement. Malheureusement, ces valeurs considérées comme des idéaux, isolées donc du dynamisme de la complexité psychique, obscurcissent enfin le fait que l'objet est perdu bien qu'il existait seulement dans la fantaisie, que le but et l'objet de la pulsion ne sont pas la même chose et que les deux ont une connotation de partialité dans la préhistoire subjective ; de plus, ils obscurcissent le fait que l'émancipation ne peut que se produire en reconnaissant que notre désir dépend de l'autre, en reconnaissant le mouvement paradoxal d'une dialectique qui nous humanise en nous donnant la parole, mais qui, en même temps, risque de nous aliéner dans la chaîne signifiante.

Si tomber dans la psychothérapie signifie offrir une normalisation psychologique qui n'est qu'une moralisation rationalisante, cela ne signifie pas porter le deuil de n'importe quelle perspective éthique du dialogue analytique et de sa pratique.

La position du psychanalyste: ne pas céder sur son désir, malgré ...

---

<sup>3</sup> Cfr. Sigmund Freud, *Il disagio della civiltà*, in *Opere*, vol. X, Torino, Boringhieri, 1978, p. 629.

<sup>4</sup> Jacques Lacan, *L'Ética della psicoanalisi*, Torino, Einaudi, 1994, p. 12-13.

A l'approche de la conclusion du séminaire sur l'Éthique, Lacan pose une question, ou mieux, pour les implications qu'elle introduit à propos de l'éthique, il s'agit de la question proprement dite. *Je pose la question – affirme Lacan – la fin de l'analyse, la vraie analyse, à savoir celle qui nous prépare à devenir des analystes, lors de sa conclusion, ne doit-elle pas mettre celui qui la subit devant la réalité de la condition humaine ?*<sup>5</sup>

Tout le parcours accompli par Lacan pendant le séminaire, parcours qu'il définit sinueux, semble représenter le chemin d'une analyse ; au fur et à mesure qu'on procède dans la lecture, Lacan nous conduit devant ce qu'il y a de bouleversant, abyssal, tragique dans la subversion freudienne. On a l'impression de faire face au tragique terrible, faible et en même temps opiniâtre qui concerne toutes les vies ; plus l'on progresse dans la lecture plus on a l'impression d'approcher ces lieux de complexité qui structurent l'expérience humaine et avec lesquels chacun doit se mesurer dans la singularité de son existence ; plus l'on avance dans le texte plus le réel ressort ; il entoure, jusqu'à le circonscire, le vide de notre manque. Notre réalité psychique se constitue à l'arrière-plan de dimensions qui se contredisent même si elles ne s'opposent pas ; nous trouvons la parole à l'arrière-plan d'une perte ; c'est une perte féconde laissant toutefois une trace qui règle le monde du désir comme mot à trouver dans la réalité ; nous avons accès au désir à l'arrière-plan de la rencontre avec l'autre, bien que ce désir reste marqué par les signifiants du désir de l'autre ; le désir de transgresser éclate à l'arrière-plan d'une interdiction en introduisant la faute en tant qu'élément corrélationnel ; par conséquent, en s'imposant des devoirs, l'homme cache aussi la peur des risques qu'il devrait courir s'il ne se les imposait pas.

La réalité à laquelle Lacan se rapporte, la réalité devant laquelle le futur analyste doit se trouver à la fin d'une analyse didactique, n'est toutefois pas encore celle-ci ; en suivant le chemin tracé par le séminaire, on a l'impression que les dimensions rencontrées dans les pages précédentes préparent le fond pour un passage ultérieur. *A la fin d'une analyse didactique – affirme Lacan – le sujet doit toucher et connaître le domaine et le niveau de l'expérience de la perte absolue, où l'angoisse est déjà une protection [...]. L'angoisse se déploie déjà puisqu'elle laisse un danger s'annoncer, alors qu'il n'y a pas de danger à niveau de l'expérience finale de l'Hiilflosigkeit (impuissance ndr). Je vous ai expliqué comment la limite de cette région s'exprime pour l'homme dans ses conclusions finales, – toucher la conclusion de ce qui est et de ce qui n'est pas.*<sup>6</sup>

La position à la fin d'une analyse didactique est donc celle du découragement, du désarroi absolu ; il s'agit d'une dimension même supérieure à l'angoisse, dans la mesure où l'angoisse envisage enfin un danger, quelque chose qu'on peut affronter. Aucun danger n'est présent dans le découragement car il n'y a plus rien pouvant être affronté ; dans le découragement, on n'attend plus d'aide de personne, parce que personne ne pourra nous dégager de ce qui est impossible d'éliminer : l'impuissance, la caducité, le provisoire. C'est une position qui peut être articulée comme la consommation, phase après phase, deuil après deuil, des mirages différents qui soutiennent la demande, l'appel à l'autre. Le découragement, le désarroi constituent l'effet de cette expérience. *Toucher la conclusion de ce qui est et de ce qui n'est pas.* Quelle est l'expérience sinon celle de se découvrir inévitablement seuls, en apercevant enfin qu'on a été toujours seuls ? Chacun est seul. Seul malgré les mirages de reconnaissance, les mirages de jouir du pouvoir activement ou passivement, même si les symptômes d'être humains trop humains l'ont toujours masqué. *Toucher la conclusion de ce qui est et de ce qui n'est pas* : il s'agit de l'expérience de

---

<sup>5</sup> Jacques Lacan, *L'Ética della psicoanalisi*, Torino, Einaudi, 1994, p. 381.

<sup>6</sup> Ibidem.

s'échapper de suggestions inconscientes ; une question éthique est en jeu ; c'est une éthique qui concerne la vie, qui concerne le désir dont chacun est capturé. On peut parler de passage : c'est un passage où l'on paye un prix réglé par une livre de viande dans laquelle le mirage de l'appel à l'autre est personnifié.

Pendant une analyse, toutefois, on vit le deuil de soi plusieurs fois et plusieurs fois encore ; l'analyse signifie aller à la rencontre de l'être-pour-la-mort, la mort qui traverse la vie et l'être n'est pas celui abstrait de la philosophie, mais l'être individuel que chacun est. Si donc le chemin d'une analyse, de chaque analyse, se trouve dans ce sens fondamentalement didactique, il faut interroger le spécifique qui indique le passage du divan au fauteuil.

Lacan<sup>7</sup> fait appel au mythe d'Oedipe pour représenter cet instant fondamental : il faut s'interroger, il affirme, sur ce laps de temps qui sépare l'instant où Oedipe s'aveugle et celui où il meurt. Ce qui frappe Lacan dans l'histoire d'Oedipe est le fait que, après s'être aveuglé, après s'être éloigné de Thèbes et avoir renoncé aux biens que sa position lui garantissait, il ne renonce absolument pas aux honneurs dus à son rang. Le fait qu'Oedipe voit comme une offense inacceptable le geste de ses fils de lui envoyer, après un sacrifice, la cuisse de la victime au lieu de l'épaule est emblématique ; la malédiction qu'il leur envoie est la conséquence de l'injure qu'il juge avoir subi. Suivant l'articulation de Lacan, Oedipe punit soi-même parce qu'il découvre d'avoir été circonvenu, escroqué, capturé juste par son mirage de félicité. D'autre part, Oedipe n'abandonne jamais la prééminence de sa dignité sur ces mêmes biens et, dans cette liberté tragique, il continue à poursuivre le désir qui l'a poussé au-delà de cette limite. Oedipe ne se réconcilie pas : il continue de vouloir savoir.

Je pose cette question : n'est-ce peut-être pas le désir d'analyste, avec ses nombreux fantasmes qui le déguisent, qui doit être mis en tension, qui doit être interrogé ? Et encore : quel est le rapport entre la dimension du désarroi total, de l'être en tant qu'être sans assistance, d'être-pour-la-mort et le désir d'écouter une réalité psychique différente de la sienne ?

Oedipe n'a pas réalisé le complexe d'Oedipe, plaisante Lacan ; c'est un mot d'esprit qui provoque une réflexion. Je pense que Lacan, en utilisant cette plaisanterie, nous invite à continuer notre exploration au-delà du savoir considéré consolidé, à nous interroger malgré la connaissance qu'on nous a transmise. Il fait "voir" que, s'il y a un analyste, il y a aussi une analyse dans la passion pour l'orthodoxie, dans le symptôme de croire le vrai. D'autre part Oedipe est un mythe et, comme tous les mythes, reçoit des significations a posteriori et pas seulement par Freud ; le même horizon de Sophocle de la tragédie reprend le mythe et le relit en fonction d'une dramaturgie où le destin et l'hybris acquièrent un sens prédominant. Le mythe est complexe, polysémique, il présente plusieurs noyaux de sens différents et contradictoires ; dans ces noyaux s'esquissent des fragments de vérité de l'expérience humaine pouvant être, toutefois, seulement effleurés et auxquels on peut uniquement faire allusion. Si la réalité qui concerne le domaine analytique est ainsi faite, à savoir la réalité psychique et non la réalité des choses, il devrait être évident qu'il n'existe pas de vérité qui sait nous en dire le vrai sur le vrai et de sens qui arrive à nous en donner le sens achevé.

Quel deuil reste à accomplir à la fin d'une analyse didactique ?

---

<sup>7</sup> Ivi, p. 381-382.

C'est le deuil de l'illusion d'avoir abandonné tous les dieux, tous les simulacres et les fantasmes précédents, en s'apercevant toutefois ensuite de les avoir remplacés par l'analyste, l'école, l'association ou la psychanalyse même, par exemple.

Il faut atteindre le cœur du tragique de l'existence ; il faut arriver, comme Oedipe, à explorer la zone où il avance après s'être arraché les yeux. A la fin d'une analyse didactique, il est nécessaire d'arriver à toucher cette limite extrême qui pousse Oedipe à dire : <<plutôt ne pas être>>, ce serait mieux ne pas être plutôt que subir tout cela.<sup>8</sup> Comment articuler ce passage sinon en affirmant que subir l'interdit est plus confortable que supporter une castration ?

Quel est le deuil sinon celui d'accepter qu'il n'existe pas d'Autre ni un Autre de l'Autre derrière lequel voiler la responsabilité de notre parole et de notre acte ?

Suivant Freud, le Surmoi se produit lors du déclin de l'Œdipe ; cela signifie que, comme le deuil pour un objet aimé, un travail d'incorporation a lieu même pour l'Oedipe.

Le résultat provient de la figure qui a rempli la fonction paternelle ; si incorporer « un père » provoque une certaine cruauté envers soi-même, évidemment c'est peut-être aussi parce qu'on reproche beaucoup à ce père. Mais à quel père adressons-nous ces reproches éternels ? Il est évident qu'il s'agit d'une réalité psychique, de fantaisies, de fantasmes ; toutefois, certains jeux d'utilité du symptôme peuvent créer l'illusion puissante qu'il s'agit, par contre, de la réalité.

Porter le deuil pour le père imaginaire, le père auquel nous nous appelons, en lui reprochant d'avoir agi si mal, de nous avoir rendu si insuffisants, signifie peut-être porter le deuil aussi pour les reproches adressés à nous-mêmes et que nous ne lui avons jamais adressés.

Liberté tragique qu'on n'accorde pas à jamais ni sans peine ; liberté tragique qui dissimule le paradoxe selon lequel le chemin pour la trouver est justement celui duquel l'homme s'enfuit généralement, en pensant ainsi être libre. Liberté tragique signifie ne pas cesser d'interroger le symptôme et les stratégies d'évitement qui déguisent l'horreur des ses limites.

L'éthique en psychanalyse concerne, pour chaque analyste, les dimensions qu'il rencontre pendant l'aventure de son analyse et l'élaboration de ces dimensions qu'il est en mesure d'effectuer. L'éthique en psychanalyse atteint la limite extrême où, à partir du deuil pour le Père, commence à germer la découverte de la fonction du Nom-du-Père ; c'est la découverte d'une fonction qu'il est nécessaire de servir pour s'en servir. L'éthique en psychanalyse concerne l'expérience perpétuelle selon laquelle être seul n'équivaut pas à se penser comme le seul.

L'éthique en psychanalyse n'est pas constituée comme formulation universelle ou comme guide auquel nous référer en faisant fonctionner le Nom-du-Père sur le registre d'une demande totémique ; l'éthique en psychanalyse est une éthique qui accueille le dialogue de chaque analyste, dialogue qui, par rapport à une demande collective, en explore les bornes en s'en laissant interroger continuellement.

La fin d'une analyse didactique conduit où commence l'analyse interminable représentée par la recherche de chaque analyste. Tout cela, naturellement, n'est pas évident et présente aussi certaines questions à l'éthique. Indubitablement le domaine de la recherche en psychanalyse

---

<sup>8</sup> Cfr. Jacques Lacan, *L'Ética della psicoanalisi*, Torino, Einaudi, 1994, p. 388.

prévoit des réflexions concernant l'expérience éthique ; pareillement, il est impossible de douter qu'en ne se référant qu'à une vision du monde, soit religieuse soit philosophique soit scientifique, se produit la contorsion de la psychanalyse dans une éthique apriorique. L'expérience éthique en psychanalyse est une provocation à ne pas céder sur la complexité ; à savoir elle nous défie dans le point de tension entre ce qui est configuré comme éthique pour tout être humain et ce qui échappe par contre à cette prise ; elle nous défie d'interroger un certain dialogue individuel ou collectif pour analyser l'éthique qui le règle par rapport à ces sujets ; elle nous défie de ne pas arrêter d'analyser la fonction d'un dialogue éthique déterminé même en se référant aux intérêts secondaires.

Nous ne devons pas oublier que tout cela relance la question vers d'ultérieurs plans de complexité, au lieu de nous permettre de l'achever.

Si cette éthique s'articule sur la base du dialogue de chacun dans la rencontre avec l'autre et s'il n'y a pas d'un qui unifie le multiple, on déduit que la psychanalyse est une expérience qui prévoit la recherche d'un "lien autre". Puisque l'expérience concerne l'être en action, on ne peut pas éviter de laisser sans cesse ouverte l'analyse autour des mécanismes qui créent un lien, même si symptomatique, parmi les êtres humains. J'en mets en évidence certains.

### **La transmission.**

Puisqu'il existe une implication étroite entre la transmission et le transfert, toutes les complexités des dynamiques d'identification et qui concernent la manière de laisser un héritage, ainsi que la manière où il est accueilli, sont mises en évidence. Souvent les groupes psychanalytiques se perdent ici. Comment réaliser une transmission qui sache se disperser, qui accepte de se répandre, enfin de se dissoudre dans les sonorités de l'écoute de l'autre ? Il s'agit de passages et dans le passage quelque chose se perd, quelque chose meurt ; sans passages, toutefois, il n'y a que le simulacre empaillé d'un savoir stéréotypé.

### **La théorie.**

Le domaine de l'analyse est surtout le domaine de la réalité psychique, c'est-à-dire l'analyse renvoie à la dimension fantasmatique, à la façon de représenter le monde avec la complicité, naturellement, du symptôme. A moins qu'on souhaite traiter la théorie comme un totem et, dans ce cas, il faudrait s'interroger sur le symptôme de rechercher une croyance à laquelle rendre ses services, il est nécessaire de considérer que toute théorie a une fonction : à partir de la représentation de mouvements psychiques, ne pouvant pas être représentés autrement, jusqu'au camouflage de ce qui est réellement en jeu, situation qui se présente souvent pendant l'écoute analytique. En tous cas, dans le domaine analytique, la théorie échappe complètement à l'ancien rêve de l'adaptation de l'intelligence et de la chose. *On ne peut pas avancer d'un pas qu'en raisonnant, en théorisant – j'étais en train de dire en rêvant – en termes métapsychologiques.* Cette phrase est de Freud<sup>9</sup>: Sa théorie est constituée aussi d'imagination, concerne le mythe, elle est complexe, polysémique, tolère la contradiction et, comme un rêve, annonce un sens latent que chacun est en mesure de déchiffrer. La théorie, dans l'analyse, devrait avant tout provoquer des questions ; quels sont les mécanismes humains qui en déplacent la porte sur des plans et des registres où se montre le besoin d'objectivation ?

### **La parole.**

---

<sup>9</sup> Sigmund Freud, *Analisi terminabile e interminabile* in Opere vol. XI, Torino, Boringhieri, 1979, p. 508.



Comment l'exercice de la parole peut-il ne pas se réduire à un exercice de pouvoir ? Comment une communauté d'analystes peut-elle ne pas se transformer dans une église ou une armée ? Peut-il avoir lieu un lien entre les analystes, différent de celui institué par l'église ou l'armée et qui ne ressemble pas à une espèce de horde primitive où les conflits de confrérie sont préservés par l'institution d'un totem ? Puisque chaque institution est basée sur la croyance des ses paroles et sur les garanties qu'elle offre à la place de l'adhésion, quelle parole permet un lien différent sinon celle qui sait être inachevée ? Quelle parole sinon celle qui n'est pas complice d'une vérité qu'on souhaiterait conclusive ? Le paradoxe est évident : il s'agit de prendre la parole en sachant qu'on peut la perdre. On a dit de la poésie. "C'est l'amour réalisé du désir resté désir ". C'est peut-être celui-ci l'enjeu éthique de la parole dans une communauté d'analystes?

L'éthique dans la psychanalyse prévoit la fonction analysante de tout analyste envers ses propres nostalgies : nostalgie du dogme, de la pureté de l'être, nostalgie d'une connaissance vue comme une vérité linéaire et sans pertes ; fonction analysante de chaque analyste par rapport à ses narcissismes intellectuels et face à ce qu'on ne peut pas connaître de l'inconscient ; fonction analysante enfin envers un zèle thérapeutique qui attende à la position de l'analyste.

L'éthique de la psychanalyse constitue le jugement que chaque analyste donne à son action et à son dialogue, jugement ne pouvant pas manquer dans la rencontre avec l'autre.